



## RÉALISME ET ÉCOLOGIE dans *The Grapes of Wrath*

**Alain SUBERCHICOT**

*Université Jean Moulin – Lyon 3*

La réflexion menée à propos du réalisme semble se tarir dans la critique actuelle, alors même que tout ce qui touche à l'écologie prend un tour obsessionnel dans diverses disciplines, que ce soit en France ou à l'étranger. Au lieu du réalisme, on étudiera volontiers l'art du témoignage, les figures du discours et l'architecture des œuvres, ou le roman politique ; on a vu disparaître le réalisme de la longue série de thèmes censés être essentiels dans un ouvrage de référence tel que le fameux *Critical Terms from Literary Study* de Frank Lentricchia et Thomas McLaughlin, lu partout aux États-Unis, et même chez nous, on ose l'espérer. Pas de réalisme, mais plutôt des notions, dans cet ouvrage, telles que la représentation, la structure, l'écriture, le discours, la narration, l'auteur, l'intention, les valeurs, l'influence, la culture, le canon, la race, l'ethnicité, l'idéologie, la culture populaire, l'éthique, les classes sociales. Tout va donc comme si ce réalisme occulté était tout cela à la fois, récusé en tant que catégorie d'analyse, ou bien outil conceptuel, et encore présent dans chacune des sous-catégories invoquées, tel un Dieu Pan qu'on ne voudrait plus reconnaître en tant que Dieu, dans un accès de fièvre rationaliste accueilli comme un bienfait qui nous détournerait du mystère.

C'est dire à quel point, dans la littérature et dans les analyses que l'on entend construire à partir d'elle, le réalisme n'a jamais cessé de produire ses effets. S'agissant de Steinbeck, on oublie trop souvent qu'il a été un écrivain-journaliste, et que donc son engagement d'écrivain dans les réalités sociales et historiques a toujours été fort. Le réalisme n'est pourtant pas la réalité, et la réalité, en littérature, ne saurait être conçue autrement qu'en tant que construit, et non en tant que donné. Il convient donc de lui reconnaître un fort degré d'artifice, et le réalisme n'est pas une intention de produire du réel et rien que du réel, notion au demeurant aussi complexe que n'importe quelle autre. Chez Steinbeck, dans *Les Raisins de la colère*, on trouve une volonté d'examiner quels rapports existent entre une population paysanne bousculée par la sécheresse et la surexploitation des sols qui l'accompagne,

et la cause ; une volonté d'examiner les rapports qui se nouent entre les personnages, des personnages soigneusement construits et rassemblés en un groupe clanique qui s'apprête à partir pour la Californie et ses camps de transit, le tout, terre, hommes, femmes, enfants, étant livré au langage littéraire qui les constitue.

### *L'aspect historique*

Le roman de Steinbeck est fondé sur la connaissance d'un événement écologique. L'ancrage dans la réalité historique de cet événement n'est pas négligeable, même si l'objectif de Steinbeck n'est pas d'écrire un roman historique au premier chef, dans la mesure où le roman historique a pour vocation de mettre en scène des personnages déjà connus, ou dont la notoriété dans le cours de l'histoire est établie au préalable. Les Joads, de ce point de vue, sont des anonymes. Ce sont des figures anti-héroïques confrontées à une situation environnementale qui a fasciné les historiens. On ne compte plus les études consacrées à ces émigrants de la poussière, et le sujet a fasciné l'historien de l'environnement Donald Worster. On sait, pour marquer quelque proportion, que l'Oklahoma a perdu entre 1910 et 1950 55% de sa population rurale [Gregory 1989 : 7]. En 1933, le taux de chômage en Oklahoma était de 29 %, et de 39 % dans l'état voisin de l'Arkansas, au plus fort du cataclysme social qui a accompagné la sécheresse [Gregory 1989 : 13]. La migration vers la Californie a donc été un événement de portée nationale, dans la grande presse, et à la radio. Un million trois cent mille personnes ont quitté la zone de sécheresse (*The Dust Bowl*) entre 1910 et 1930, et environ un quart de ces personnes ont choisi de gagner la Californie [Gregory 1989 : 7]. Un chant populaire de ces années-là évoque les raisons de l'attrait exercé par les rives du Pacifique :

When I first came to California  
Was in the year of thirty-seven  
From what I read in the papers  
I thought it was a poor man's heaven. (cité par Gregory [1989 : 20])

Steinbeck tenait son sujet: tout était prêt pour montrer comment des destins individuels s'articulent à la grande histoire, et comment les vies ordinaires sont marquées par la tentative de fuir la pauvreté. Nul doute que le réalisme aime trouver son sujet, et qu'il se laisse volontiers dicter ce sujet par les circonstances de l'histoire sociale, en particulier. On reconnaîtra que l'une de ses tentations, c'est d'aborder une question cet ordre, comme l'avait fait Zola, ou bien encore Flaubert, l'un et l'autre très lus aux États-Unis. L'intention réaliste, de ce point de vue, se porte dans une direction spécifique. Elle trouve son sujet hors de la tentation de tout discours littéraire d'être à lui-même son propre objet, par esprit de spécialisation. Le discours réaliste aime par-dessus tout les foules, les ensembles humains déterminés par un contexte historique qui n'est pas individuel. Ce discours

est animé par ce que Marguerite Yourcenar nommait le *salambisme*, c'est-à-dire l'art de la fresque historique, à l'image du projet littéraire que mène Flaubert dans son *Salammô*. Il n'en demeure pas moins que tout discours réaliste, qui aime à se porter hors de soi, ne prend pas n'importe quelle direction, et qu'il relève plus d'une direction clairement définie que d'une paresse du regard voulant tout inclure, et tout représenter. S'y exprime en particulier, pour ce qui est de Steinbeck, une grande obsession américaine : la lutte contre la pauvreté, non pas tant au sens où il conviendrait de construire des dispositifs sociaux pour l'éviter, qu'au sens où il convient avant tout de l'éviter pour soi-même.

L'imagination qui se déploie dans *Les Raisins de la colère* est une imagination de type apocalyptique. Ce n'est pas neuf dans la culture des États-Unis, depuis fort longtemps, et depuis que les États-Unis existent. L'imagination apocalyptique déploie un discours de la fin, et c'est un discours qui se fait volontiers pessimiste. De ce point de vue, le réalisme étant un oiseau de la même plume, la littérature américaine avait trouvé naturellement dans les réalismes européens son point de contact avec les vieilles cultures, et un moyen de se mondialiser tout en étant elle-même. Le discours réaliste est une *agogie*. *Agogie*, c'est comme pédagogie, sauf qu'un tel discours ne s'adresse pas aux enfants, mais aux grandes personnes aussi. Il parle à tous ; il a l'ambition de parler à tout un peuple. Il est en dialogue avec l'Amérique, et non avec les seules cours de récréation. Il entend faire paradigme. Ce qui vaut pour quelques personnages vaut pour tous ceux qui sont frappés par l'exil, et on sait qu'ils étaient nombreux. Comme tout discours écologique, il envisage la fin avec le début selon un même désarroi. C'est pourquoi l'enfance occupe une place de choix dans le livre de Steinbeck. L'avenir est menacé. D'ailleurs, les enfants meurent, ou bien encore sont frappés de malnutrition. Rose de Saron accouche d'un enfant mort. Il faut survivre dans un monde post-darwinien où les plus faibles sont menacés, et les plus faibles sont faibles dans leur corps autant que dans leur capacité d'insertion sociale. Un charme est rompu, celui qui attachait une population à un territoire. Un lien historique s'est défait, et il ne reste qu'une errance de camp de transit en lieu de survie improbable, tandis que les anciens combattants de la guerre de quatorze battent la campagne pour chasser les pauvres des villes californiennes où ils sont malvenus. Le discours réaliste est une jérémiade qui fait désespérer de Dieu et de Jésus-Christ ensemble dans un contexte américain fortement marqué par la prédication et l'énergie déployée à agréger autour de soi des foules en extase mystique, et de les détourner de la dénomination concurrente.

### *Les personnages*

Entre les personnages, c'est la concurrence qui prévaut. L'État ayant disparu, terré dans ses bureaux de Washington, le clan est ce qui doit

permettre à chacun de limiter la concurrence qui mine le corps social dans son ensemble. Les héros de Steinbeck, ceux du clan Joad, s'entraident, et pourtant, aussi, on note une concurrence pour la suprématie entre les hommes et les femmes. La gent masculine ne sort guère grandie du chemin de l'exode, alors que les femmes deviennent peu à peu l'incarnation d'un salut possible qui fait défaut partout ailleurs. On note une grande sensibilité au rôle des femmes chez Steinbeck, dont on n'apprend pas en le lisant que la réflexion à propos du statut de la femme est une grande question américaine, depuis, sans aucun doute, l'action résolue de Margaret Fuller, qui avait été, au dix-neuvième siècle, l'une des figures marquantes du cercle d'Emerson. On notera que Steinbeck renforce cette idée d'une grande qualité morale attachée aux femmes. Il y a chez lui une écologie des rapports entre les personnages. On sait que Steinbeck était lié à l'un des biologistes les plus marquants de son époque, Edward Ricketts [Suberchicot 2002 : 100]. On sait moins que l'écologie en tant qu'outil conceptuel était l'objet de pensée d'Aldo Leopold, célèbre contemporain de Steinbeck, professeur à l'université du Wisconsin, et très lu dans la grande presse. Voici une définition de ce qu'est l'écologie en tant que moyen de penser ensemble les phénomènes biologiques et les phénomènes d'interaction sociale. L'écologie est un moyen de définir les valeurs humaines et sociales, et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'un pessimisme de la pensée, au nom d'une capacité de déniement, s'y donne à voir, malgré le ton quelque peu pompeux que l'on y trouve aussi. Leopold nous dit :

Toute éthique conçue à ce jour repose sur une prémisse unique ; que l'individu est membre d'une communauté de parts interdépendantes. Ses instincts le portent à se battre pour sa place dans cette communauté, mais son éthique le porte aussi à coopérer (peut-être afin qu'il demeure un lieu pour l'obtention duquel combattre). [Leopold 1970 : 239]

Le réalisme envisage volontiers les forces sociales qui se combattent et qui s'expriment à travers des comportements individuels. L'écologie, de ce point de vue, est faite pour lui. Le réalisme ne pouvait éviter de l'adjoindre à ses choix esthétiques et de rencontrer ce corpus d'idées en cours d'agrégation depuis au moins le dix-neuvième siècle.

Toute la question est de savoir si ce rapport concurrentiel entre les personnages est stable dans le temps, si ne s'y mêle pas au moins une trace de hasard qui vient bousculer la nécessité, et si les personnages entretiennent ou non entre eux un rapport de collaboration. Nécessité, mutation, chance et le plus souvent malchance, rythment un récit qui n'est pas avare de péripéties. Ainsi, la route 66 est le lieu linéaire où l'on essaie de vendre à des miséreux des voitures qui roulent à peine en les dépouillant d'un maigre argent. Inversement, des solidarités trouvent à s'exprimer à la suite de rencontres fortuites. Tel émigrant aidera tel autre à rejoindre une Californie rêvée. Loin de la terre originare, une maturité morale peu à peu

se construit. Rose de Saron voit ses rêves de petite fille s'évanouir, quand elle aperçoit ses chaussures de mariée dans une boîte, des chaussures qui ne servent plus à aucune socialité dans un campement provisoire où l'on survit à grand peine [Steinbeck 1997 : 307].

Est-ce de l'égoïsme ? Non, c'est, sur les chemins de l'exode, l'écrasement de la féminité, et, de cette humiliation, qui est le miroir de toutes les autres, et on ne les compte plus, une généalogie de la morale s'instaure, prélude à une transformation ultime, celle qui métamorphose le raisin en vin. Seule l'humiliation jette dans l'orgueil. La vanité, pour ce qu'il en reste chez les uns et les autres, conduit Tom au crime. Elle est le mauvais fruit de l'humiliation. Elle est cependant nécessaire pour rompre le déterminisme moral qui fait passer les victimes pour des pécheurs, dans une Amérique mue pas un sentiment religieux en lambeaux. Ce n'est pas neuf. La bible, déjà, pour Emerson, était une bribe, et une ruine dans sa fameuse « Divinity School Address » [Emerson 1983 : 91-92]. Elle n'a plus d'intégrité épique, et elle est fragmentaire ; elle n'est pas présentée dans l'ordre de sa composition à l'intellect. C'est un chaos. La bible ne peut pas régler un rapport de collaboration entre les êtres humains. S'ils y parviennent, ils doivent y parvenir seuls pour effectuer cette métamorphose qui pourtant se produit dans *Les Raisins de la colère*. Steinbeck trace les contours de ce sursaut venu du cœur autant que de la nécessité impérieuse de survivre, en une phrase lourde de sens et mue par l'obligation d'un combat aussi grandiose que dérisoire : « In the souls of the people the grapes of wrath are filling and growing heavy, growing heavy for the vintage » [Steinbeck 1997 : 349]. Et cette transformation du raisin en vin, rite chrétien, fait venir dans un monde sublunaire le souvenir du Christ. C'est une nostalgie, une régression, un subterfuge, qui pourtant dessine un monde moral de collaboration entre les personnes dont Rose de Saron va se saisir, afin de ne pas être dépossédée de sa part d'humanité.

Où est le réalisme dans cette chrétienté rêvée ? Il est dans un rite d'agrégation qui cerne le religieux, qui horizontalise toute substance spirituelle, qui fait d'elle une volonté de lier les humains entre eux sous un ciel d'Amérique dont la vacuité est constamment entrevue, où règne le mépris et la cruauté. Le réalisme envisage volontiers un monde que les dieux ont quitté, où ne reste aucun mystère, que nous ne pourrions pas concevoir, puisqu'il est mystère. Le réalisme est un rationalisme qui s'avoue. Il cherche parmi les humains les traces d'une efficacité ; il regarde pour apercevoir quel acte va se produire afin de rectifier une concurrence entre les victimes. C'est une didactique qui hésite à se montrer. D'où ce sourire mystérieux de Rosasharn, donnant le sein à un vieil homme : « She looked up and across the barn, and her lips came together and smiled mysteriously » [Steinbeck 1997 : 453]. Pourquoi regarder autour de soi si quelqu'un est le témoin de cette scène ? Pourquoi mettre en œuvre cette volonté de discrétion dans le temps même où le texte littéraire place cette

scène dans le lieu de la visibilité maximale, c'est-à-dire la conclusion de l'œuvre, sa phrase et sa phase ultime ? Tout va comme si la solidarité était inavouable. Sous un ciel d'Amérique qui jette des pluies torrentielles, aidez votre prochain en vous cachant, nous dit Steinbeck. Ne rêvez pas. Et pourtant rêvez encore, car la langue américaine demeure. En elle s'inscrit une aspiration haute. Le langage est le seul recours possible pour sauver ce qu'il reste de lambeaux du rêve, mais ce rêve est incapable de s'inscrire ailleurs qu'en lui. Le langage est tout.

### *Le langage*

Et pourtant le langage, comme concurremment, n'est rien. Il est à la fois plus et moins que lui-même. On attend tout de lui, et on n'attend plus rien. Pour Emerson, dans son discours devant l'école de théologie de Cambridge, en 1838 déjà, que de trahisons dans la chrétienté à l'égard des enseignements du Christ ! « The idioms of his language, and the figures of his rhetoric, have usurped the place of his truth; and churches are not built on his principles, but on his tropes » [Emerson 1983 : 80]. Le maître du langage qu'est Emerson semble ne plus croire à la capacité du langage à dire la vérité, à moins, et c'est une hypothèse d'analyse sérieuse, qu'il ne souhaite se saisir d'une capacité du langage qui serait plus haute, de vérités qui seraient moins terre-à-terre, et de valeurs qu'il porte et qui seraient moins de l'ordre de la persuasion que du don fait aux autres. Et Steinbeck ne pense pas autrement. Il y a pour lui dans tout système de signes une chance à saisir, un objet qu'il convient d'atteindre et qui fait du langage plus un moyen qu'une fin. Même statut d'excès et de manque pour la chrétienté, non pas régénérée, mais instrumentalisée, ce qui est une manière de répondre à tous ceux, et ils sont nombreux, qui pensent que l'objectif de la littérature américaine, en des temps où la question se posait encore, serait de régénérer le christianisme après avoir combattu ses faux-semblants.

Quelles concurrences trouve-t-on dans le texte ? Existe-t-il des aspects du texte qui ont pour caractère de marquer une volonté de domination à l'égard d'autres aspects du texte ? Dit autrement : trouve-t-on dans *Les Raisins de la colère* un mode d'interaction entre divers aspects qui relève d'un système écologique ? La réponse est positive parce que le texte est clivé. Il se déploie dans l'immense et dans le restreint. Il propose une vision générale de l'exode dans laquelle les foules sont anonymes, et au cours de laquelle les mots sont attachés à des locuteurs qui ne sont pas individualisés, ou le sont d'une façon sommaire, privés de nom, marqués par l'ignorance de leur caractère singulier qu'un regard panoptique, celui de l'écrivain, observe comme à distance. Ainsi du chapitre 12 :

66 is the path of a people in flight, refugees from dust and shrinking land, from the thunder of tractors and shrinking ownership, from the desert's slow northward invasion, [...] from the twisting winds that howl up out of Texas, from the floods that bring no richness to the land and steal what little richness is there. [Steinbeck 1997 : 119]

Reprise, ressassement, répétition. Mais aussi, ces visions panoptiques où l'on aperçoit l'immensité géographique d'un pays, les États-Unis, portent un sens selon une perspective qui est combattue par les chapitres consacrés à la famille Joad, où l'image se fait, à la façon du regard cinématographique, partitive, selon une logique qui cherche du sens dans un visage, une main, un sourire mystérieux, le regard inexpressif d'un enfant [Steinbeck 1997 : 317], car les enfants non plus ne sont pas protégés de la cruauté du monde qui les entoure. Ils sont trop neufs pour que la terreur déjà se soit inscrite sur leur visage, mais la joie de l'enfance s'est effacée. Concurrence dans les choix littéraires, mais aussi, transaction entre la grande histoire et la petite, car dans l'une l'autre vient s'inscrire, selon une communication qui fait travailler dans une direction semblable l'image générale et l'image particulière. Le réalisme aime donner à voir tous les aspects d'une situation, de sa résonance historique à l'ombre portée sur les acteurs qui l'incarnent.

L'épisode de la tortue, au chapitre 3, est significatif d'une concurrence qui ne relève pas de la structure du texte, mais de sa texture, en quelque sorte, car dans le jeu de la représentation, c'est encore une incertitude issue d'une concurrence interne à l'intention réaliste qui apparaît. Une tortue traverse la route, quelqu'un l'évite, et puis vient un camionneur qui fait un écart pour lui passer sur le corps. Steinbeck a-t-il inventé cet épisode ? On se pose la question. Le motif relève d'un questionnement écologique. Nul doute qu'alors on n'avait pas compris que les tortues sont des espèces qui doivent être protégées. On peut concevoir que Steinbeck, dans le travail préparatoire très précautionneux qui a précédé l'écriture de son livre, a été témoin de cette scène, tant elle est absurde. Mais la tortue survit au passage du camion sur sa carapace, et Steinbeck note :

The turtle entered a dust road and jerked itself along, drawing a wavy shallow trench in the dust with its shell. The old humorous eyes looked ahead, and the horny beak opened a little. [Steinbeck 1997 : 19]

L'observation, à défaut d'en être une, est construite : Steinbeck veut nous faire entendre le cri de la tortue, qui est un cri silencieux. Dans ce micro-récit se joue une tension propre à l'intention réaliste. Jean Bessière a marqué cette détermination de l'intention réaliste, en nous disant, dans son ouvrage intitulé *Quel Statut pour la littérature ?*, à propos de cette intention, que l'intention réaliste envisage le banal ; or, « ce banal est dit, et comme rejeté ». Et encore : « Si le banal doit être démontré, il doit l'être exceptionnellement » [Bessière 2001 : 124]. Car on a compris que, dans cette scène qui a toutes les

apparences de la rencontre fortuite d'un écrivain ayant observé les conditions d'un exil des pauvres vers le mirage d'une promesse, un destin humain vient s'inscrire dans les fissures du réalisme, qui s'ouvre à une sémiotique du sens de l'histoire sociale américaine : cette tortue n'est pas banale, car elle est humaine. On comprend aussi que cette scène vaut au-delà d'elle-même, et qu'avec les vastes proportions narratives de l'exil des Joads, elle entretient à distance une proximité. Rose de Saron, dans son sourire mystérieux, réprime un cri, et redit ce cri muet de la tortue, celui que provoque la cruauté d'un rêve qui s'est transformé en cauchemar. Il y a donc, dans *Les Raisins de la colère* une écologie du texte. Ses parts sont en concurrence pour signifier, et pourtant, aussi, elles collaborent, comme les forces de la nature collaborent et s'opposent. Si ces forces coopèrent, c'est donc qu'elles visent à produire le même effet, et il n'est pas déraisonnable de se demander quel effet est recherché. L'effet recherché, c'est l'autorité de l'écrivain, un art de persuader qui ne le quitte jamais, qui n'est pas dérisoire, mais qui n'est pas non plus avouable.

Pourquoi donc éviter d'avouer son didactisme ? Parce que l'intention réaliste, si elle se manifeste en tant que didactisme, échoue dans sa tentative de rester une littérature crédible. Pour convaincre, elle doit laisser deviner ; l'intention réaliste a donc besoin d'un coefficient de complexité pour inviter le lecteur à réfléchir. Elle ne peut donc jamais être purement réactionnelle, au sens où elle donnerait tout d'un coup, sans inviter à la réflexion et attirer vers l'insondable ; elle doit à l'avance déborder toute interprétation, car il lui faut du mystère pour être, le mystère qui vient, précisément se former sur les livres de Rosasharn et qui dit : non, vous n'avez pas encore tout compris, car ce livre est insondable, et il vous reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour saisir tout ce que mon histoire entraîne de questionnements.

## BIBLIOGRAPHIE

- BESSIÈRE, Jean. *Quel Statut pour la littérature ?* Paris : Presses Universitaires de France, 2001.
- EMERSON, Ralph Waldo. « An address before the Senior Class in Divinity College, Cambridge, July 15, 1838 ». *Essays and Lectures*. New York: The Library of America, 1983.
- GREGORY, James N. *American Exodus: The Dust Bowl Migration and Okie Culture in California*. Oxford: Oxford University Press, 1989.
- LENTRICCHIA, Frank & Thomas MCLAUGHLIN. Eds. *Critical Terms for Literary Study*. Chicago: The University of Chicago Press, 1995.



LEOPOLD, Aldo. *A Sand County Almanac*. 1949. New York: Ballantine Books, 1970.

STEINBECK, John. *The Grapes of Wrath*. 1939. New York: Penguin/Viking Critical Library, 1997.

SUBERCHICOT, Alain. *Littérature américaine et écologie*. Paris : L'Harmattan, 2002.